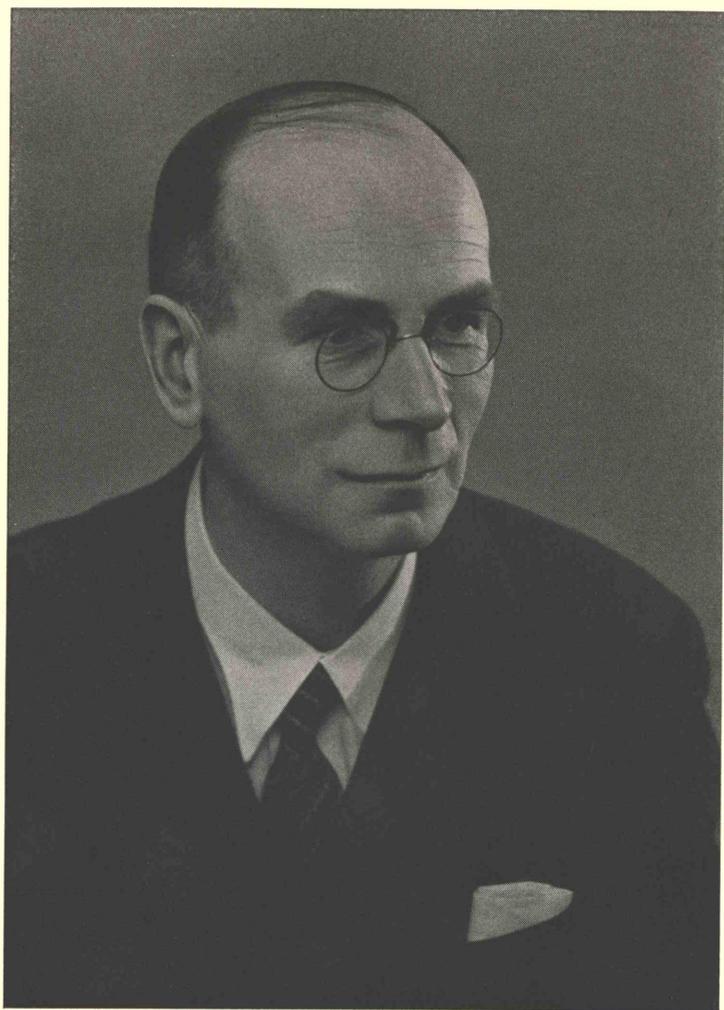


IN MEMORIAM

MARCEL DE MONTMOLLIN

1887 - 1940



DISCOURS

PRONONCÉS A LA CÉRÉMONIE DU 28 NOVEMBRE 1940
AU TEMPLE DE SAINT-BLAISE
A L'OCCASION DE L'ENSEVELISSEMENT DE

MONSIEUR

MARCEL DE MONTMOLLIN

Vraiment l'Université est douloureusement, terriblement frappée. Il y a quelques semaines nous devons pleurer la mort de M. Émile Argand, et voici qu'un nouveau deuil aussi subit, aussi imprévu nous accable et que nous devons apporter, au nom de l'Université, le dernier hommage au plus aimé, au plus respecté de nos collègues, Marcel de Montmollin. Devant cette succession de deuils et de départs un seul mot revient à l'esprit, le mot prononcé par un plus grand que nous : « Que ta volonté soit faite et non la mienne ».

Douloureux concours de circonstances, étranges coups du sort. Il y a quinze jours, exactement, Marcel de Montmollin était assis à côté de nous, à la table du Grütli de Zofingue, et nous pouvions communier dans un même amour du pays, dans un même élan d'enthousiasme et de dévouement pour la cité, chercher à faire comprendre aux jeunes qu'une seule chose importe, le don de la personnalité tout entière à la ville, au canton, nous avions le privilège de goûter de cette conversation si fine, si lucide, si pondérée, nous pouvions, réunis avec tous ceux qui portèrent la casquette blanche, célé-

brer la patrie et l'amitié, et voilà que cet homme nous est enlevé alors qu'il avait encore de tels services à rendre, une telle tâche à remplir, alors que l'on attendait encore tant de lui à une époque où, plus que jamais, la Suisse a besoin d'hommes comme lui.

Mais, comme l'a dit Thucydide, la mort couronne la vie et la vie de Marcel de Montmollin fut de celles qui peuvent et doivent servir d'exemple à tous et, j'irai plus loin encore, qui, dans les temps que nous traversons, prennent une valeur véritablement symbolique.

Il appartenait à une famille où les traditions de civisme, le dévouement à la chose publique sont comme un trésor jalousement gardé d'âge en âge. Depuis que Neuchâtel existe, pour ainsi dire, l'on retrouve à chaque génération un Montmollin, conscient de son devoir vis-à-vis de sa ville. C'est ce patriotisme clairvoyant, cet esprit de finesse et de lucidité qui expliquent, au milieu du XIX^e siècle, le désir de cette famille de se rattacher à l'ordre nouveau. Elle plaçait la cité au-dessus de l'ambition individuelle, évitant ainsi l'opposition vaine et stérile où se cantonnèrent tant d'autres familles. Si les Montmollin agirent ainsi, c'est qu'ils mettaient, au-dessus de tout, le service.

En cela Marcel de Montmollin fut un véritable Montmollin et toute sa vie fut donnée au service du pays.

Né le 15 août 1887 à Neuchâtel, fils d'un homme qui fit aussi beaucoup pour la cité, il passa son baccalauréat ès sciences en 1906, sa licence ès sciences en 1910, son doctorat en 1914. Il avait présenté une thèse sur la polymérisation de l'éthylène. Presque immédiatement

nommé privat-docent, le 5 juin 1916, il est choisi comme professeur suppléant en 1921 et professeur extraordinaire dès le 15 octobre 1925. Il rédigeait régulièrement la chronique chimique suisse pour la revue « Chimie et industrie » de Paris et l'on sait quelle compétence demande un tel travail qui suppose la connaissance de tout ce qui a paru dans un vaste domaine. Citerons-nous ses nombreux travaux ? En 1922 c'est de l'action du nitrobenzène sur le carbazol, en 1929 la synthèse de la hexahydro-béta-collidine, sans compter la collaboration à la préparation de plusieurs thèses, celles de MM. Martenet, Urech, Achermann, Zolliker.

Mais Marcel de Montmollin était un homme trop complet pour se cantonner dans sa spécialité. En 1925, il publiait, dans la *Revue militaire suisse*, un article sur le tir de combat. En 1927 et 1937 il faisait paraître, dans le *Musée neuchâtelois*, des fragments du « Journal de François de Montmollin » et rendait hommage à des collègues qui lui étaient chers, Maurice de Tribolet en 1930, Alfred Berthoud en 1939, ce collègue et ce maître qu'il devait suivre de si près dans la tombe.

L'activité scientifique de Marcel de Montmollin ne fut pas tout ; il était de ceux que la chose publique intéressait, il savait qu'il y a dans la Société de Zofingue un précieux stimulant de patriotisme, un réservoir de forces jeunes au service du pays, voilà pourquoi il se donna avec tant de dévouement à cette société. Il savait la nécessité d'une armée pour la sauvegarde de notre indépendance, voilà pourquoi il fit du service militaire et parvint au grade de colonel et présida la société des officiers.

Cette activité, au reste, était dirigée par une intelligence fine et souple, une remarquable intuition. De tous les hommes que nous avons connus, nous n'en avons rencontré aucun qui ait eu, comme Marcel de Montmollin, ce don redoutable de savoir juger les hommes. Il semble qu'il avait comme une sorte de seconde vue qui lui permettait de pénétrer à l'intérieur des âmes, de discerner les mobiles, d'apprécier les caractères. Nous avons été à plusieurs reprises stupéfait de la clairvoyance avec laquelle, d'une seule phrase, il pouvait définir un être, une nature, un caractère. Un tel don est redoutable entre tous, il pourrait facilement conduire à la sceptique sécheresse d'un La Rochefoucauld, mais Montmollin corrigeait cette vue aiguë, infaillible de l'âme humaine par une grande bienveillance, une immense bonté ; nul ne lui a demandé conseil sans l'avoir quitté emportant un avis précieux, une plus claire vision des choses. Comme il est douloureux de devoir s'incliner devant la tombe de celui dont on attendait encore une activité féconde, à l'heure où l'horizon de la patrie est si sombre.

Nous nous adressons maintenant à sa famille, à son épouse, à ses enfants et leur disons : si jamais la simple, la vraie sympathie humaine est un réconfort, sachez que vous l'avez autour de vous ; votre douleur est notre douleur, votre souffrance est notre souffrance, le déchirement de ce départ si brusque nous fait saigner comme vous, nous souffrons et souffrirons encore longtemps de ne plus voir, à midi, au sortir de l'Université, cette grande silhouette un peu penchée, au profil accusé, de ne plus entendre son amical salut, de ne plus avoir

le contact avec cette grande âme droite, fine, racée, ce gentilhomme dans toute la véritable et belle acception de ce terme.

Mais il nous reste l'exemple d'une vie sans tache, d'une vie qui coula à pleins bords comme un fleuve majestueux, vie sereine, vie remplie, vie utile; il nous reste la conviction que de telles existences n'ont pas été vécues en vain, qu'elles sont un des anneaux de la chaîne familiale, de la chaîne patriotique, de ce lent vouloir, fait de traditions et d'efforts, qui édifie les cités durables. Nous savons qu'une telle vie est le reflet de quelque chose qui nous dépasse, et sachant qu'une ferme volonté d'amour et de bonté guide les événements et les hommes, nous nous inclinons avec respect devant la tombe du bon citoyen, de l'excellent maître que fut Marcel de Montmollin.

Georges MÉAUTIS,
recteur de l'Université de Neuchâtel.

Le trait de caractère qui s'impose d'abord à l'esprit, pour esquisser le portrait du cher collègue dont le départ endeuille toutes nos pensées, c'est la distinction. En une autre époque, cette qualité ne nous eût pas frappé autant qu'aujourd'hui. Marcel de Montmollin avait ce mérite de maintenir, intacte, une tradition menacée par les trépidations de la vie énervée, égoïste, inquiète et sans grâce que nous menons, presque tous. (C'est à quoi nous a acculés ce qu'on appelle le progrès ou l'ordre nouveau).

Notre collègue et ami avait, dès l'abord, une distinction de manières qui séduisait. Une main généreuse se tendait, non pas en un geste impersonnel, mais comme une invite à la confiance, à la sympathie mutuelle. Cette élégante politesse de l'accueil présageait un entretien agréable. Marcel de Montmollin maintenait parmi nous le ton de la bonne compagnie.

Et même en manipulant des cristaux de roche ou des éprouvettes, sa main avait une grâce inattendue dans les laboratoires. Quand la cristallisation était de belle venue et que les couleurs étaient riches, il la faisait

admirer en la maniant à la façon d'un orfèvre qui fait valoir un bijou, de ses doigts effilés qui étaient des doigts d'artiste. Il jouissait visiblement des colorations merveilleuses que le chimiste a le pouvoir de créer dans une frêle éprouvette.

C'était pour lui, semblait-il, une satisfaction, une sorte de coquetterie, de faire constater aux profanes, à ses élèves, qu'il n'y a pas qu'une chimie sombre, si redoutable quand elle tombe aux mains des malfaiteurs de tous rangs. Ainsi, jusque dans ses leçons, dans son laboratoire, il avait des manières qui ne sont pas communes, qui deviennent de plus en plus rares.

Mais n'allez pas vous méprendre en pensant que je n'évoque que des choses menues, sans portée, superficielles, que je ne peins que ce qui joue à la surface et qu'il est trop aisé de rapporter.

Outre que cette distinction de manières change, comme on a dit, « en un spectacle esthétique le combat des égoïsmes et l'affreuse rivalité des vivants », l'apparence, comme l'imagination, n'est pas toujours trompeuse, et ceux qui ont eu le privilège de connaître la nature profonde de Marcel de Montmollin savent que l'extérieur était une projection de son être intime.

Un de ses amis, observateur perspicace, me disait qu'il y eut, dans la vie de notre collègue, une unité, toutes ses pensées, ses décisions, ses actes personnels partant d'un centre d'où elles rayonnaient.

Pendant ses études universitaires, il subit une crise morale, comme tant de bons esprits. Quel sens a donc la vie ? Quel sens donner à ma vie ? Avant de saisir une réponse valable, quels tâtonnements, quels échecs,

quelle désespérance ! Mais enfin, cette réponse, Marcel de Montmollin la trouva, et désormais, victorieux du doute, il sut quel serait son point d'appui. Il vit quels seraient le sens et la discipline de sa vie.

Il servira son pays, pour être digne de ce que lui a légué le passé.

L'amour l'a délié des incertitudes, du désarroi de l'esprit, l'amour de sa patrie, de la plus petite et de la plus grande. Dès lors tout ne devient pas facile, certes, — rien n'est facile pour un homme exigeant et de haute conscience — mais il voit clair en lui. Il mettra ses forces, son intelligence au service du pays natal, de cette ville de Neuchâtel à laquelle tous ses souvenirs l'attachent. Les tableaux de famille qui parent les murs de son vaste cabinet de travail ne sont pas des ornements dont il tire vanité ; ce sont bien plutôt des témoins, auxquels il doit rendre compte de son activité, des juges, des conseillers aussi.

L'histoire du pays de Neuchâtel est toujours présente à son esprit. Il n'y a pas un acte important de sa vie qui ne se réfère au passé. Cette distinction que j'ai tâché d'évoquer, lui est imposée par cette image du passé dont c'était un des charmes.

Quand, il y a quinze ans, on lui a offert le poste de professeur au Gymnase cantonal, il a accepté, bien que légitimement il eût pu espérer une situation supérieure. Mais il s'agissait de servir son pays natal. Et tout de suite il s'est épris de son enseignement. Ses leçons au Gymnase lui étaient chères, très chères même. Il aimait ses élèves à qui il donnait d'excellente façon les rudiments de la chimie. Il fut heureux, après avoir

été nommé professeur ordinaire à la Faculté des sciences, que nous ayons trouvé le moyen de lui conserver son enseignement au Gymnase, où il gardait le contact avec un grand nombre de ceux qui vont nous remplacer et maintenir la culture dans notre petit pays.

Du passé il avait reçu en héritage une haute conscience de ses devoirs. En voici un rappel: L'année dernière il dut suspendre son enseignement pendant deux ou trois jours. C'était, depuis 1925, date où il devint notre collègue, la première fois qu'il renonçait à donner régulièrement ses leçons; ce lui fut pénible; il en était humilié.

Et cependant, il y a quelques années, sa santé lui aurait donné le droit de prendre de temps en temps un jour de repos, après des semaines pendant lesquelles l'insomnie l'épuisait, un régime de restrictions le débilitait. Mais il était de ces hommes pour qui les devoirs sont plus impérieux que les droits — et cela encore est un legs des hommes énergiques du passé. Marcel de Montmollin savait supporter des maux sans en importuner autrui, ce qui est de haute courtoisie.

A la Suisse aussi il a donné libéralement ses forces et son intelligence. Il a fait une très belle carrière militaire. Il est devenu, jeune encore, colonel d'artillerie. Un officier supérieur me disait hier quel magnifique souvenir il garde des conférences que Marcel de Montmollin a faites à un cours d'officiers. Quand la maladie l'eut obligé à renoncer au service actif, on a fait appel à lui pour organiser la défense aérienne passive dans notre canton, et il n'a pas cru pouvoir se dérober, encore que ces fonctions nouvelles, ajoutées à celles dont il était

déjà chargé, fussent bien lourdes pour ses forces physiques.

Mais la fidélité à ses devoirs commandait : il obéit. Ah ! ce ne fut pas un vain mot, pour lui, servir son pays ! Il signifiait dévouement, sacrifice.

Aussi en m'inclinant avec respect devant une telle vie, d'une si belle unité, j'en suis à regretter que ce beau mot de respect soit devenu si usuel ; je lui redonne ici son plein sens, un sens revivifié, non celui qui s'est usé par l'habitude.

Au nom de mes collègues, je salue en Marcel de Montmollin un ami sûr, à l'âme loyale, éprise de ses devoirs professionnels ;

au nom de nos élèves, je lui adresse une pensée d'affectueuse gratitude pour tout ce qu'il leur a donné ; et personnellement je lui exprime toute ma reconnaissance des sentiments amicaux qu'il n'a cessé de manifester à mon égard.

Pour tant de raisons, en notre cœur son souvenir vivra, préservé des atteintes de l'oubli.

A sa famille nous exprimons notre sympathie, tout à fait consciente de tout ce que signifie le départ d'un tel chef.

Adolphe GROSCLAUDE,
directeur du Gymnase cantonal.

Celui auquel nous venons apporter un suprême hommage de reconnaissance et d'affection était un des meilleurs fils de Zofingue, un de ceux qui l'ont servie avec le plus d'intelligente fidélité, avec le plus constant dévouement.

Les liens qui, dès son enfance, attachaient Marcel de Montmollin à la Société dont il fut un membre enthousiaste et fervent n'étaient pas ceux seulement que créent le chauvinisme ou la tradition familiale. Son zofingianisme était de qualité plus élevée. Il aimait Zofingue pour ce qu'elle peut donner de précieux à un homme épris d'idéal, animé du désir de se rendre utile aux siens et à son pays.

La fidélité aux couleurs qu'il avait adoptées ne l'empêchait point de reconnaître que d'autres pouvaient trouver sous une autre bannière, la légitime satisfaction de leurs aspirations.

L'intolérance lui était inconnue. Il pratiquait sans réserve cette largeur d'idées qui est l'apanage de l'homme cultivé, de l'homme de science en particulier.

A ces qualités de l'esprit, Marcel de Montmollin unissait celles du cœur. Ceux qui portèrent en même temps que lui la casquette blanche pourraient mieux

que moi dire combien solide et sûre était son amitié, combien réconfortantes et fécondes en enseignements utiles les heures passées à ses côtés. Mais, ses aînés aussi, comme les plus jeunes que lui, pour peu qu'ils eussent eu le privilège de l'approcher, ne pouvaient que gagner au contact de cet homme d'élite. Et les liens qui les unissaient à lui étaient aussi étroits et plus durables peut-être que ceux qui s'établissent entre contemporains.

Aussi bien, lorsque, voilà deux ans, les Vieux-Zofingiens eurent à nommer un nouveau président, ils ne pouvaient choisir mieux qualifié que lui. Dans son trop court exercice de cette haute charge, il a marqué sa trace, affermissant et fortifiant par le prestige de sa personne et par la richesse de ses dons, la tradition zofingienne qu'expriment si bien les trois mots de la devise : Patrie, amitié, science.

Le coup brutal qui frappe si douloureusement et prive de son chef aimé la famille de Marcel de Montmollin a été vivement ressenti dans tout le pays. Le deuil qui s'abat sur le foyer du défunt en même temps que sur Zofingue, sur la science et sur l'Université, est celui de tous les Neuchâtelois. Tous, ils compatissent à la douleur de sa veuve et de ses enfants, auxquels j'adresse, au nom des nombreux amis du disparu, l'hommage de la plus profonde sympathie et l'expression des sentiments de tristesse infinie qui les étreignent.

Et toi, Marcel de Montmollin, toi dont la vie, trop courte hélas, fut si droite et si bien remplie, repose en paix : tu as bien mérité de tes concitoyens.

Henri BERTHOUD,
conseiller national.

On a évoqué tout à l'heure la féconde activité du défunt dans l'enseignement supérieur. Il appartient à la Société des officiers de rappeler sa carrière militaire.

Le colonel Marcel de Montmollin fut un lieutenant d'artillerie ardent et un capitaine enthousiaste. Il aimait la troupe et se tenait en contact étroit avec les hommes de sa batterie. Les longues mobilisations de 1914-1918 lui donnèrent l'occasion de se dévouer sans compter à son commandement et de se faire apprécier par ses chefs comme par ses subordonnés.

En 1918, il passe à l'État-major général. Dès lors, il s'intéresse aux questions de tactique générale et étudie avec passion l'histoire des campagnes 1914-1918.

Rentré dans l'artillerie, il joint à ses brillantes qualités de pédagogue celles de tacticien et organise des exercices attrayants où il se montre maître dans l'art de manier les trajectoires.

Dès 1924, le colonel de Montmollin fut pendant trois ans Président de la Société des officiers, section de Neuchâtel. Par son travail et ses initiatives très heureuses, il rendit la Société singulièrement vivante. Il en fut

lui-même le centre d'attraction parce qu'il était remarquablement au courant des publications qui, petit à petit, répandaient la clarté sur les campagnes de la grande guerre.

Celui qui vous parle a eu le privilège d'être alors secrétaire de la Société et mieux que personne il sait que le colonel de Montmollin n'a pas ménagé son temps, et ses peines pour intéresser les officiers et maintenir chez eux le goût des choses militaires à une époque où l'armée était, par ailleurs, un peu négligée.

Lorsque sa santé l'a obligé à quitter le service, le colonel de Montmollin sut encore se dévouer comme président de la commission cantonale de la Défense aérienne passive. Là encore, il a été très utile à la défense nationale ; il a rempli cette fonction non seulement avec compétence et énergie, mais aussi avec le doigté qu'exige le contact avec les autorités et la population civiles.

La Société des officiers a tenu à rendre un hommage ému à son ancien président auquel elle doit tant et avec elle tous les militaires qui ont eu le privilège de servir avec lui.

Lt. colonel E. M. G. Alain DE REYNIER.

C'est aujourd'hui pour la Section neuchâteloise de Zofingue un jour de deuil et c'est à plus d'un titre qu'elle doit saluer une dernière fois Monsieur Marcel de Montmollin.

Président des Vieux-Zofingiens depuis plus de deux ans, on vient de le rappeler, il prenait part à toutes nos manifestations, il venait parfois à nos séances, il nous a fait une causerie l'hiver dernier. Cet homme bon et généreux aimait Zofingue parce qu'il y trouvait l'enthousiasme de la jeunesse pour les belles causes, parce qu'il y avait trouvé un noble idéal, parce qu'enfin il savait servir la Suisse en servant Zofingue. Il exaltait, chaque fois qu'il venait parmi nous, ce développement de l'amour de la Patrie, cette recherche du bien de la Suisse, cette étude de notre histoire nationale pour y trouver de quoi construire l'avenir, qui sont les plus hauts buts de notre Société. Il se penchait aussi, volontiers et avec un humour un peu nostalgique, sur ses souvenirs d'actif. Et nous étions fiers de cet encouragement à perpétuer nos plus chères traditions.

Professeur, il a donné à ceux des nôtres qui ont passé par le Gymnase, l'amour du raisonnement clair et logique. Nous aimions ses leçons bien qu'élèves du Gymnase littéraire, car nous sentions que ce qui comptait pour lui c'était de former en nous des esprits nets et décidés et de nous donner par la chimie le goût de la rigueur scientifique. Au seuil du bachot, nous avions besoin de conseils pour notre carrière future, à la veille d'être incorporé dans l'armée, nous hésitions sur l'arme que nous demanderions, tous ceux qui sont allés lui demander des conseils l'ont toujours trouvé accueillant et tout prêt à les faire bénéficier d'une longue expérience de pédagogue et d'officier. A l'Université, il a enseigné et dirigé avec cette autorité bienveillante qui lui était propre tous ceux des nôtres qui se sont tournés vers les sciences.

Mais c'est à un autre titre encore que Zofingue veut prendre sa part de ce deuil si inattendu. M. de Montmolin était le père de notre camarade Horace. C'est donc très directement et en elle-même que notre section est atteinte.

Quand tu repenseras plus tard, Horace, à ton temps d'actif, tu retrouveras chaque fois et d'abord le souvenir de ce deuil. Nous voudrions que s'y associe pour toi le souvenir de la sympathie de tes camarades et que tu retrouves là une manifestation de cette Amitié que prône notre devise. Amitié qui veut que tout soit en commun parmi nous et surtout, comme c'est, hélas, le cas aujourd'hui, que chacun de nous prenne sa part de peine et de souffrance pour soulager un camarade. Tu sais, qu'à notre âge, nous avons de la peine à exprimer

les sentiments que nous éprouvons. Mais sous nos paroles maladroitement, sous les mots trop redits, nous voudrions que tu sentes, avec toute ta famille qui a souvent montré tant d'attachement à nos couleurs, que chacun de nous veut vraiment t'aider à supporter cette épreuve et prendre une part de ton chagrin.

Eugène Horz,
stud. théol.